

Du labyrinthe du monde au dédale intérieur

Vincent Nadeau

Volume 12, Number 1, avril 1979

Marguerite Yourcenar

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500482ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500482ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nadeau, V. (1979). Du labyrinthe du monde au dédale intérieur. *Études littéraires*, 12(1), 79–92. <https://doi.org/10.7202/500482ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

DU LABYRINTHE DU MONDE AU DÉDALE INTÉRIEUR

vincent nadeau

Aujourd'hui que, sur le marché de la culture savante, il se fait une consommation accrue de mémoires, journaux intimes, lettres, souvenirs, autobiographies, la mise en texte d'un nouveau *moi* risque de déclencher à la bourse des valeurs littéraires une certaine fièvre. Tel voudra mesurer à l'aune de l'évêque Augustin aux prises avec son Dieu ; un autre, à celle des nobles racontars du duc de Saint-Simon ; quelque autre encore, à celle du pathétique citoyen de Genève en exil, le si pitoyable Rousseau ; et un quatrième, à celle du vicomte de Chateaubriand, consumé d'une irrémédiable ardeur autohagiographique. Pourtant, est-il un titre moins annonciateur d'épanchements troubles que celui du second tome du *Labyrinthe du Monde* ? Marguerite Yourcenar s'y donne à lire sous un « *Archives du Nord* » apparemment dépourvu de passion, en relative dissonance avec la publicité des pages de garde, où figure en regard le mot « autobiographie ». Et pour faire bonne mesure, sans doute, pour brouiller les pistes en les indiquant toutes, voici bien que la jaquette¹ parle d'« Histoire [...] dont l'écrivain serait le cœur toujours battant », et de « système romanesque créé par le Temps ». Nous sommes donc en pleine littérature, en grande, si l'on veut ; les registres révévés de l'autobiographie, de l'histoire et du roman (ici dépourvus de majuscules) sont ouverts simultanément au lecteur ; les catégories dansent, flottent, les frontières s'estompent, place au personnage de l'écrivain, ouvrier d'autant plus prisé qu'il parvient à faire éclater sa différence sur la toile de fond de l'histoire de la littérature autobiographique, et à faire constater son habileté plus générale d'assembleur de mots, maître de tout le champ littéraire. L'institution littéraire imposerait-elle alors une séquence type, selon quoi le personnage de l'écrivain peut devenir personnage historique, puis autobiographique, s'il y a réussite, reconnaissance, puis consécration ?

Souvenirs Pieux, le premier tome, tient, quoi qu'il en soit,

un extraordinaire pari, celui de dissoudre presque totalement le personnage autobiographique dans le passé, surtout maternel, qui lui est antérieur, tout en lui conférant au bout du compte une importance prépondérante, née de sa rareté même. Certes, on cherchera des précédents du côté des monuments connus, minutieuses généalogies sacrées, longues reconstitutions de lignées mythiques, ou peut-être « enfances » adventices intégrées aux grands cycles épiques, dont la seule évocation suffit déjà à indiquer leur rôle d'arrière-plan : autant de prodromes de héros, ou de dieux. Mais, d'insistante et directe valorisation, point.

Quel étrange petit dieu, oui, que ce personnage, à la présence quasi évanescente, aux voies tout juste balisées, abandonné à la fortune d'un texte où le bénéfice de gloses systématiques et répétées ne lui est pas accordé ! Le narrateur, que nous pourrions appeler Marguerite Yourcenar afin de mentir plus à l'aise, traite son propre personnage avec la froideur des forceps². Sa première phrase est exemplaire, dans laquelle valeurs démonstratives et distanciation du *je* et du *moi* en sujet et objet donnent à la naissance le caractère anodin d'un fait divers n'intéressant qu'un cercle fort restreint de personnes. « L'être que j'appelle moi vint au monde un certain lundi 8 juin 1903, vers les 8 heures du matin, à Bruxelles [...] »

Sans complaisance aucune, les démonstratifs se succèdent : « Cet enfant du sexe féminin, [...] ce bout de chair rose pleurant dans un berceau bleu », amenant en toute banalité les couleurs canoniques de la petite enfance, sur le mode du pur constat. Suit une phrase terrible, « Que cet enfant soit moi, je n'en puis douter sans douter de tout », qui laisse planer la menace que le narrateur, assailli par le « sentiment d'irréalité que [lui] donne cette identification », s'exclue du cercle des principaux intéressés, sauf en tant que « littérateur » tentant de recréer « un personnage historique ». La sincérité et la lucidité, que l'on adjugeait naguère assez généreusement à quiconque poursuivait l'objet autobiographique dans une fervente adhésion, font avouer de la « curiosité » tout au plus à Marguerite Yourcenar³.

L'on se méprendrait à croire à une feinte, à l'expédient maintes fois employé de l'anti-héros. Au contraire, et l'épi-

graphe zen du livre, « Quel était votre visage avant que votre père et votre mère se fussent rencontrés ? », autorise à prévoir pour le personnage de l'enfant des avatars, dont, figures d'un avenir déjà révolu pour le narrateur, nous imaginons avoir aperçu quelques-uns.

Les tout derniers mots de la note en épilogue, « souvent quelque sympathie, et toujours de la pitié⁴ », serviront un instant de fil conducteur, dans ce foisonnement de lieux, de temps, d'objets et de personnages. L'existence et la destination immédiate de pareils sentiments sont parfois directement explicitées ; il vient d'être abondamment question de Fernande, « la mère de Marguerite⁵ », et de ce qu'à son endroit aurait éprouvé la fille si la mère avait vécu. « Aujourd'hui [...] mon présent effort pour ressaisir et raconter son histoire m'emplit à son égard d'une sympathie que jusqu'ici je n'avais pas⁶. » Ainsi jusque-là, pendant quelque soixantedix ans, la pitié l'avait emporté ?

Nous « digress[ons] moins qu'on ne pourrait le croire⁷ » à évoquer maintenant une phrase qui se rapporte à un grand-oncle maternel du XVIII^e siècle, Louis-Joseph de C., et à sa femme Marguerite-Pétronille, châtelains de Flémalle. « Entre village et château se tissent des fils de rancune, de haine [...], parfois aussi d'intérêt, de bénévolence, voire d'une sympathie qui passe les bornes des castes, comme quand Madame confie ses peines à ses chambrières, ou d'un goût plus vif né de la chair elle-même, si par hasard Monsieur baise une jolie fille⁸. » Le pendant d'une sympathie pouvant aller jusqu'à un certain amour (illicite) n'est pas la pitié : à l'extrême, c'est la rancune et la haine. Au terme de l'étude de la famille maternelle, dont les membres ne sont pas « le moins du monde » comparés « à des météores », une conclusion : « Ce qui surnage comme toujours, c'est l'infinie pitié pour le peu que nous sommes, et, contradictoirement, le respect et la curiosité de ces fragiles et complexes structures, [l'expression désigne « toutes les créatures ayant existé »,] posées comme sur pilotis à la surface de l'abîme, et dont aucune n'est tout à fait pareille à aucune autre⁹. » Entre sympathie, amour et vie, un lien se dessine, comme entre pitié, haine et mort ; entre chaque triade s'ébauche un rapport, d'opposition.

L'une et l'autre triade attire dans son orbite l'univers entier

avec toute l'histoire, et de « similitudes » en sympathie, de « ressemblances » en pitié¹⁰, informe l'univers du texte. Par là, Marguerite de Crayencour, personnage historique anodin et périssable, née d'une mère aussitôt morte de la fièvre puerpérale, ressemble aux monuments ou sites menacés et détruits, aux humains et animaux maltraités et assassinés, singulièrement au basset Trier, de peu son aîné dans la famille; Marguerite Yourcenar, narrateur, née d'un père à jamais vivant en elle, se découvre des similitudes avec l'écrivain belge Octave Pirmez, avec Rémo le frère de celui-ci, avec surtout l'Hadrien des *Mémoires* et le Zénon de *L'Œuvre au Noir*, et encore davantage avec leur auteur, l'écrivain Marguerite Yourcenar.

La maison natale de Marguerite de Crayencour, demeure coûteuse d'un beau quartier de Bruxelles, « a disparu [...], dévorée par un building¹¹ » (noter la présence de l'ogre). Quelque chose de ses origines y a été perdu, quelque chose même de celles de Marguerite Yourcenar: « C'était un petit hôtel aux trois quarts meublé, avec son jardinet aux murs tapissés de lierre. Ce qui séduisit particulièrement Monsieur de C. fut, au rez-de-chaussée, une grande bibliothèque de style Empire, sur la cheminée de laquelle trônait un buste en marbre blanc de Minerve casquée et portant l'égide, majestueusement posé sur son socle de marbre vert¹². »

Marguerite de Crayencour fut baptisée dans l'église paroissiale de Sainte-Croix, « rafistolée [...] sans doute pour la raccorder tant bien que mal au plan architectural d'un imposant Centre de Télévision et de Radio, tout proche¹³ ». Autre témoin fragile d'une histoire en érosion; d'ailleurs depuis Athènes, Liège médiéval et Florence¹⁴, jusqu'aux violents remous de 1956¹⁵ et au-delà, l'homme s'est avéré destructeur.

Plus durable que l'enfant né en 1903, l'Abbaye du Val Saint-Lambert est pourtant entourée d'un « immense complexe usinier¹⁶ »; Seraing, la résidence d'été du Prince-Évêque de Liège, « aujourd'hui siège des usines Cockerill¹⁷ » voit flamber les hauts fourneaux jour et nuit; Flémalle même, jadis bien de famille, défiguré d'abord par l'industrie lourde, est démoli en 1956¹⁸, toute la région portant « les traces à peu près indélébiles de l'attrition industrielle¹⁹ »; autre bien de famille, le château de Marchienne peut du moins encore

souffrir : « De l'autre côté de l'étang, par delà les perspectives déjà diminuées du parc, des cheminées d'usine vomissaient leur offrande aux puissances industrielles²⁰ ». L'industrie « dévore les bois et les campagnes d'Acoz²¹ » ; il y eut « la bombe d'Hiroshima et les forêts défoliées²² » ; la dune de Heyst est maculée de coquettes villas²³ ; le Hainaut du milieu du XIX^e siècle était déjà « dévoré par l'industrie²⁴ ». Tant de destruction révolte, on le voit, portant le texte jusqu'à la véhémence : « La brutalité, l'avidité, l'indifférence aux maux d'autrui, la folie et la bêtise régnaient plus que jamais sur le monde²⁵. » Pauvre et précaire enfant de 1903 !

Combien plus grande est la dépendance, la fragilité des bêtes et des hommes, dont Marguerite de Crayencour participe encore plus décidément. L'abondance même des notations, plus d'une centaine, impose l'image de la masse mouvante, souvent anonyme, précipitée vers son destin dans l'aveuglement, mais s'acquittant avec simplicité, envers et contre tout, des modestes devoirs de tout être vivant.

Parmi les péripéties entourant la naissance de Marguerite de Crayencour, Marguerite Yourcenar « imagine sans peine les trois domestiques assis à la chaleur du poêle, leurs longues tartines en équilibre sur le rebord du bol où ils trempaient chaque bouchée, plaignant Madame pour qui la chose se présentait mal, mais jouissant quand même de ce moment de repos et de bonne nourriture que troubleraient sans doute bientôt un coup de sonnette ou de nouveaux cris²⁶ ». Les dernières gouttes du bidon du laitier sont pour le « gros chien²⁷ » qui traîne la charrette.

Si une « vitalité presque terrible [...] emplit chaque être, même le moucheron que la plupart des gens tuent d'un revers de main sans même y penser²⁸ », le plus puissant des animaux est dégradé en croix « ornée d'une tête d'angelot [...], en bondieuserie de luxe²⁹ » : « L'ivoire provient d'un éléphant tué dans la forêt congolaise, dont les défenses ont été vendues à bas prix par des indigènes à quelque trafiquant belge. Cette grande masse de vie intelligente, issue d'une dynastie qui remonte au moins jusqu'au début du Pléistocène, a abouti à cela. Ce brimborion a fait partie d'un animal qui a brouté l'herbe et bu l'eau des fleuves, qui s'est baigné dans la bonne boue tiède, qui s'est servi de cet ivoire

pour combattre un rival ou essayer de parer aux attaques de l'homme, qui a flatté de sa trompe la femelle avec qui il s'accouplait³⁰.»

La fin des uns n'empêche pas les autres de poursuivre; en attendant le corps de Fernande, «les chevaux de temps à autre baissaient la tête pour arracher une succulente bouchée d'herbe³¹». Il faut d'ailleurs «envier les animaux, qui ne possèdent rien, sinon leur vie, que si souvent nous leur prenons³²». Aussi n'est-ce pas reproche que de dire, au sujet des de C. restaurant Flémalle au début du XVIII^e siècle : «Il est intéressant de les voir s'installer ainsi, comme des animaux dans la tanière d'autres animaux d'une espèce apparentée de loin à la leur³³.»

La chasse, dès lors, combattue par l'ironie ou la dénonciation, porte atteinte à l'humanité. «La venaison, produit d'exploits cynégétiques qui alimentent la conversation, est servie chez Monsieur dans des plats d'argent; vaisselle plate à part, on s'en goberge de même dans les maisons au bord de l'eau où elle provient du braconnage et fait aussi le sujet de vanteries et de bonnes histoires³⁴.» Il est dans les habitudes de son Altesse Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas, de convier, à Mariemont, ses invités à un «carnage d'oiseaux³⁵». Arthur de C. de M. «est connu pour le luxe de ses équipages de chasse : il ne se considérerait pas comme un homme bien né si des hécatombes ne se perpétuaient en automne sur ses terres³⁶». Le cruel «automne, durant lequel les bois dépouillés n'offrent plus d'abri aux bêtes, est le temps de la mise à mort, l'hiver le temps de la famine³⁷». Le tir aux pigeons³⁸, la boucherie dans les «piaulements des cochons qu'on saigne³⁹», la souffrance infligée à la Belle Vaque, qui «a meuglé désespérément quand la charrette du boucher est venue prendre son petit veau⁴⁰», tombent sous le coup de la même dénonciation.

Sans compter David de Dinant, «brûlé à Paris en 1210 sur l'emplacement actuel des Halles⁴¹», les deux cents chevaliers enfermés et brûlés vifs dans l'église Saint-Martin de Liège⁴², tel mari et tel fils aîné «fusillés à Dachau⁴³», et les «massacres⁴⁴» contemporains de plus en plus efficaces. Pitié pour les hommes, et pour les bêtes!

Le chien Trier apparaît plus semblable à Marguerite de

Crayencour que les précédents avatars, et touche de très près les personnages de Fernande et de Michel. Remarquons tout de suite que le basset, en dépit de ses pattes torses et de sa sujétion d'animal domestique, est comme frotté d'éternité : par les photographies, par le souvenir, par ses trottements « le long des ruines romaines de sa ville natale⁴⁵ ». L'antiquité le réunit au père et à la fille, mais voyons en détails comment il est présenté.

Consignés sèchement les faits essentiels de la naissance au premier paragraphe, un flash-back ramène à l'installation de Fernande et Michel avenue Louise en vue de l'accouchement. Juste avant, remontant un peu plus loin dans le temps, le texte établit que cela s'est produit « après deux ans de mariage⁴⁶ », au cours desquels ils s'étaient déplacés en Allemagne, en Suisse, en Italie et dans le Midi de la France. Les « voyages [...] avaient été jusqu'ici pour ce couple amateur de beaux sites et de régions ensoleillées la réponse à tout⁴⁷ ». Or d'où vient le chien et quel est le contexte de son séjour dans l'hôtel particulier ? « Monsieur et Madame de C. arrivèrent à Bruxelles avec d'innombrables malles, dont plusieurs contenaient les livres destinés aux rayons de la bibliothèque, et le basset Trier, acheté trois ans plus tôt par Michel et Fernande au cours d'un voyage en Allemagne⁴⁸. » D'une part les bagages, les livres surtout, domaine de Michel (plus tard de sa fille, et par excellence), et d'autre part Trier, associé pour l'instant au couple (mais Michel est nommé le premier) et au relatif bonheur du voyage. Il ne peut donc s'agir du premier chien venu...

Plus tard au cours de la grossesse, il est vu par Fernande en proie aux insomnies du mal de dents, comme un possible compagnon de promenade, capable de rassurer. « Un rayon de soleil passait à travers les épais rideaux ; il faisait beau ; elle pourrait aller en voiture faire quelques achats ou se promener avec Trier dans le petit jardin. Le poids de l'avenir cessait d'être accablant⁴⁹. » Un peu plus tard encore, Fernande, à qui on avait « enlevé une dent de sagesse mal sortie⁵⁰ », dans sa convalescence, s'identifie même à l'animal. « — *Je suis comme Trier*, griffonne-t-elle sur un feuillet, *sans parole...*⁵¹ » Ne s'abusait-elle pas ?

Et voici la naissance, puis la nouvelle-née dans son ber-

ceau. « J'aime à croire, écrit *Marguerite Yourcenar*, que le chien Trier, qu'on a chassé de sa bonne place habituelle sur la descente de lit de Fernande, trouve le moyen de se faufiler jusqu'au berceau, hume cette chose nouvelle dont il ne connaît pas encore l'odeur, remue sa longue queue pour montrer qu'il fait confiance, puis retourne sur ses pattes torses vers la cuisine où sont les bons morceaux ⁵². » Premier accueil après les premiers cris et le premier biberon, première sollicitude, fictive cependant. « La mère trop exténuée pour supporter une fatigue de plus [avait détourné] la tête quand on lui [avait présenté] l'enfant ⁵³. » Aux yeux du narrateur, le fait, mieux établi, semble échapper à la fiction.

À peine plus tard, Fernande meurt ; une photographie mortuaire conserve son image de « gisante ⁵⁴ » : elle est seule dans un décor d'époque et de circonstance, rendu lugubre par le rite des bougies allumées. À son côté « un segment d'une autre couche toute pareille, soigneusement recouverte de sa courtepoinette à ruches, et dans laquelle cette nuit-là personne assurément n'a dormi. Je me trompe, intervient *Marguerite Yourcenar*, en examinant de plus près l'image, j'aperçois sur un coin de la courtepoinette une masse noire : les pattes de devant et le nez de Trier pelotonné sur le lit de son maître, et que Monsieur de C. aura trouvé gentil et touchant de laisser là ⁵⁵ ». En réalité (celle du texte), le chien appartenait au père et n'avait été que prêté à Fernande ; ainsi le narrateur, on l'a vu, le prête en quelque sorte à la nouvelle-née.

Peu de temps après, Monsieur de Crayencour quitte la maison fatiguée, « rentrant au Mont-Noir avec la petite [...] On emmenait le cheval, qui irait se mettre au vert dans les prairies du Mont-Noir, et Trier, ainsi nommé parce qu'il était né à Trèves, qui avait accompagné Michel et Fernande dans tous leurs voyages, et, de ce fait, était sans doute davantage un souvenir de la disparue que l'enfant elle-même. On remportait aussi les livres ⁵⁶. » Trier donc, simple chien, mais fétiche protecteur, délégué au bonheur et à la mort passés, souvenir pieux au premier chef, polymorphe, seul enfant véritable d'un couple éphémère ; Michel d'abord nommé, Fernande ensuite ; les livres, attribut de Michel surtout. Trier, de Trèves, la trêve, pour le bébé, au bord des « réalités de la

souffrance animale et de la peine humaine⁵⁷». Voyageaient ensemble pour la première fois Monsieur de C., Marguerite de Crayencour sa fille, et Trier. Ce ne serait pas la dernière.

Bonheur des parents avant la naissance? L'affirmer sans nuances paraît bien imprudent. Le narrateur, à la fin du livre, fait de nouveau parler les photographies. Relation intime, d'amour jaloux, entre Michel et le basset : «Voilà Trier, tout jeune, luisant et lisse, acheté à Trèves dont il porte le nom [de nouveau signalé] [...] Il est attaché par une longue laisse à l'un des porte-étendard de bronze dressés devant Saint-Marc et veille avec un soin jaloux sur le pardessus de son maître, sa canne, son étui à jumelles, toute une nature morte de voyageur 1900⁵⁸.» Relation ratée⁵⁹ entre Fernande et le demi-frère de Marguerite de Crayencour, fils de Michel et d'une première femme, faux Trier, troll. «Fernande en toilette de ville, l'inévitable ombrelle à la main, avançant à petit pas dans un paysage de rochers, tandis que son beau-fils assis en chat perché au sommet d'une formation dolomitique quelconque, fait un peu l'effet d'un jeune Troll⁶⁰.»

D'«imperceptibles accrocs se produisent dans [la] vie facile⁶¹» des jeunes époux, puis la «faille s'élargit à Bayreuth⁶²», Michel décroche. «Laisant Fernande jouir seule du troisième acte des *Maîtres Chanteurs*, il rentre à l'hôtel, et prend Trier pour sa promenade du soir. Les becs de gaz allumés [ou le narrateur?] voient passer ce couple amical et cynique au vrai sens du mot, ces deux personnes franchement liées l'une à l'autre, chacune avec son champ d'action plus ou moins restreint, ses goûts ancestraux et ses expériences personnelles, ses lubies, ses envies de grogner et quelquefois de mordre : un homme et son chien⁶³.» Trier a définitivement basculé du côté de Michel. De la grande bataille pudique à laquelle le narrateur fait se livrer les parents autour de la nouvelle-née, par avatar interposé, Monsieur de C. sort donc triomphant. Trier lui appartient, la fille également.

Certes, au cours de sa grossesse, il arrive que «Fernande étale sur elle son plaid, ouvre nonchalamment un livre, donne une caresse à Trier pelotonné à ses pieds⁶⁴». Une maigre caresse, c'est peu ; ouvrir un livre, soit, mais ouvrir n'est pas lire, ouvrir avec nonchalance encore moins ; être

immobile sur une chaise longue, quel ennui. Fernande n'aura été, au mieux, qu'un pâle et partiel reflet de Michel. La caresse aurait pu être donnée à la nouvelle-née si la mort n'avait emporté sa mère, elle a été donnée au chien. Qu'importe, cela n'aurait rien changé : Fernande n'aurait eu d'autre pouvoir que d'engendrer une ombre, une image. « Mon visage, dit le narrateur immédiatement après la scène de la caresse et en guise de point final, commence à se dessiner sur l'écran du temps⁶⁵. » D'ailleurs, est-il rappelé quelque part au début⁶⁶, Michel, « loin d'exiger de Fernande la fécondité, m'avait pour ainsi dire concédée à la jeune femme pour ne pas contrarier ses proclivités maternelles ; il n'était pas non plus de ceux qui croient que Dieu impose aux couples le devoir de procréer ».

Les ressemblances ne sont pas les similitudes⁶⁷ ; cherchant des figures de soi et faisant le point sur son travail d'écriture, le narrateur se représente mère froide et lointaine de sa propre mère (est-ce lui rendre la monnaie de sa pièce ?), mais sœur (le mot n'est pas employé) de son père. « [Je] me penche vers elle comme vers une fille que j'essayerais de mon mieux de comprendre sans y réussir tout à fait. Les mêmes effets du temps expliquent que mon père, mort à soixante-quinze ans, me semble désormais moins un père qu'un frère aîné. Il est vrai que c'est un peu l'impression qu'il me faisait déjà quand j'avais vingt-cinq ans⁶⁸. » Avec la mère, rapports invertis et distance maintenue (pitié) ; avec le père, rapprochement, où s'établissent les similitudes (sympathie). Quelle puissante fraternité, capable d'abolir la filiation charnelle même : « [...] comme j'incline chaque jour davantage à le croire, ce n'est pas seulement le sang et le sperme qui nous font ce que nous sommes⁶⁹. » Cette abolition rend peut-être licite l'affection réciproque et le partage des joies de l'esprit, par les livres communément aimés, par les voyages de grande culture entrepris de concert.

Les similitudes avec d'autres personnages, les ascendants maternels en particulier, paraissent taillées sur ce modèle, évaluées en fonction de lui ; il s'établit ainsi une sorte de hiérarchie dans la perfection. Octave, avec ses jeunes « frères » Rémo, José, James Vandrunen et ses « amis d'un jour » repro-
 quit inlassablement la relation fascinante et primordiale du

grand « frère aîné » et du narrateur. Même après la mort de Rémo, il avait, semble-t-il, « gardé le besoin de cette affection basée sur une confiance fraternelle ; de ces conversations dans lesquelles deux esprits s'unissent et s'affrontent en une sorte de viril⁷⁰ mariage, faisant entrer dans leurs rapports le monde des idées, le monde tout court, et le monde des songes ; de cette situation ambiguë où le protecteur est en même temps le protégé. Même éloigné, même suspect, Rémo soutenait Octave de sa force. José, par la suite, semble avoir été une doublure assez pâle du disparu, sans qu'on puisse d'ailleurs ignorer ce que cette amitié a pu apporter de douceur à un homme fatigué. Dans les promenades décrites plus haut, James Vandrunen posait pour José⁷¹. » Jésus et saint Jean sont donnés plus loin comme un doublet d'Octave et de Rémo⁷².

Évidemment Octave s'en trouve valorisé ; par certains traits seulement. Comme Michel et le narrateur, il aime les livres, les voyages, l'Antiquité, la nature et les animaux. Il sait aussi éprouver de la pitié⁷³. Cependant, son jeune frère lui est préféré. Conclusion de la troisième partie du livre : « J'ai, *dit le narrateur*, pour Rémo une brûlante estime. « L'oncle Octave » tantôt m'émeut et tantôt m'irrite⁷⁴. » Octave, esprit faible et peu tranchant, a eu le tort de s'abuser sur soi-même et sur la vie, — Rémo pas. « Dès vingt ans, [...] il a senti le contraste entre la vie, divine par nature, et ce que l'homme, ou la société, qui n'est que l'homme au pluriel, en ont fait. Cette mer de larmes qu'il emprunte à travers Schopenhauer aux sutras bouddhiques, je l'ai longée de bonne heure [...] »⁷⁵. » L'évocation aux pages 86 à 90 de la « liaison » de Robespierre avec Saint-Just est motivée par la même nécessité intérieure que celle de l'amitié d'Octave pour Rémo, qui elle occupe, au centre de *Souvenirs Pieux*, près du tiers de l'ensemble.

Seulement, le passage indiqué ci-haut, où le narrateur résume ses sentiments pour Octave et Rémo, se termine sur cette phrase : « Mais j'aime Zénon comme un frère⁷⁶. » Marguerite Yourcenar souhaite, dirait-on, être d'abord et avant tout perçue comme écrivain, comme l'auteur de *L'Œuvre au Noir* et des *Mémoires d'Hadrien*⁷⁷. Si les personnages d'Hadrien et de Zénon, avec ceux de leurs jeunes amis, figurent encore le couple frère aîné — frère puîné, ils sont coulés

dans le bronze littéraire : moins mortels que d'autres personnages plus ordinaires. Aussi peu et aussi mortels que le narrateur et l'écrivain, que Marguerite de Crayencour appelle Marguerite Yourcenar. Mais Hadrien et Zénon ont exorcisé dans le suicide la fin de toute chose, la leur et celle de leur amour ; le narrateur les donne donc comme supérieurs.

Tendant vers cette supériorité, lorsque Marguerite de Crayencour emmène Marguerite Yourcenar se cloîtrer dans une île de la Nouvelle-Angleterre, ne la fait-elle pas entrer en religion, comme Fernande l'avait souhaité pour elle⁷⁸ ? Mais face, donc, à la mort, Marguerite Yourcenar inflige le mensonge pieux et sacré de la survie littéraire à Marguerite de Crayencour.

« Je m'inscris en faux, dit pourtant le narrateur, contre l'assertion, souvent entendue, que la perte prématurée d'une mère est toujours un désastre, ou qu'un enfant privé de la sienne éprouve toute sa vie le sentiment d'un manque et la nostalgie de l'absente⁷⁹. »

Université Laval.

Notes et références

Notes : Les mentions de pages renvoient à *Souvenirs Pieux*, Paris, Gallimard, 1974.

- ¹ La note de *Souvenirs Pieux* aussi, différemment (pages 299 à 302).
- ² Le docteur s'est servi « des fers (p. 27) » lorsqu'il a accouché Fernande, la mère.
- ³ Voir pages 11 et 12.
Toutefois, cette curiosité se révélera proche parente de la sympathie. Voir la note 9 et la page 128.
- ⁴ P. 302.
- ⁵ P. 53.
- ⁶ P. 56.
- ⁷ P. 73.
- ⁸ P. 74.
- ⁹ P. 128.
- ¹⁰ Voir page 128.
- ¹¹ P. 11.
- ¹² P. 14.
- ¹³ P. 35.
- ¹⁴ Voir page 67.
- ¹⁵ Voir pages 45 à 47.

-
- 16 P. 72.
17 P. 75.
18 Voir page 79.
19 P. 81.
20 P. 94.
21 P. 184.
22 P. 185.
23 Voir page 216.
24 P. 246.
25 P. 46.
26 Pages 26 et 27.
27 P. 27.
28 P. 28.
29 P. 29.
30 P. 29.
31 P. 41.
32 P. 59.
33 P. 71.
34 Pages 74 et 75.
35 P. 84.
36 P. 110.
37 P. 158.
38 Pages 172 et 173.
39 P. 74.
40 P. 118.
41 P. 66.
42 Voir page 67.
43 P. 175.
44 P. 109.
45 P. 292.
46 P. 14.
47 P. 13.
48 P. 15.
49 P. 24.
50 P. 24.
51 P. 25.
52 Pages 31 et 32.
53 P. 28.
54 P. 40.
55 P. 39.
56 P. 53.
57 P. 29.
58 P. 292.
59 Voir aussi p. 280.
60 P. 292.
61 P. 293.
62 P. 294.
63 Pages 294 et 295.
64 P. 297.
65 P. 297.
-

⁶⁶ Pages 52 et 53.

⁶⁷ Voir *supra*.

⁶⁸ P. 56.

⁶⁹ P. 48.

⁷⁰ Michel n'avait apparemment que peu de respect pour les femmes, dont il se servait comme « maîtresses » ou « quasi-maîtresses », dont il épousa trois plus par fatalisme et commodité que par amour (voir p. 55 et *passim*). Georges, le héros du *Premier Soir*, récit de Michel remanié et signé par sa fille, en renvoie peut-être un écho : la nuit de ses noces, « enlevant ses vêtements pièce à pièce, [il] accomplissait avec un mélange d'impatience et de désabusement ces gestes trop souvent faits ailleurs avec des femmes de passage, souhaitant autre chose, sans trop savoir quoi. Je fus séduite, ajoute aussitôt le narrateur, par la justesse de ton de ce récit sans vaine littérature (p. 284) ». Voir aussi p. 268 et p. 211.

⁷¹ Pages 196 et 197.

⁷² P. 205.

⁷³ Voir *passim* et pages 146, 147, 159, 181, 187, 289, etc.

⁷⁴ P. 217.

⁷⁵ P. 211.

⁷⁶ P. 217.

⁷⁷ Voir pages 72 et 73.

⁷⁸ Voir page 43.

⁷⁹ P. 55.